

LE JOUR, 1951
7 Novembre 1951

NATIONS-UNIES

Voici que, devant l'ONU à Paris, va se faire le déballage des querelles du monde.

Pêle-mêle, les griefs sortent des portefeuilles, des documents et des gosiers.

Quand les nations font leur ménage en commun, c'est un beau tapage.

Parce qu'une question asiatique ne se résout pas, c'est une question africaine qui surgit. Parce que l'URSS cherche l'accès aux mers chaudes, tout l'Orient, proche et moyen, est en branle-bas. Parce que l'Amérique organise la défense du monde contre le communisme, le communisme, qui est une autocratie, s'élève contre l'impérialisme des Etats-Unis.

Chaque pays a ses ambitions et ses rêves. Les revendications nationales se heurtent aux intérêts internationaux. La justice collective fait tort à la justice individuelle. On se plaint des contraintes que l'on subit et l'on ne voit pas les périls que court l'univers.

Les explosions atomiques se multiplient ; l'armement est partout accéléré ; on parle quand même de désarmement et de paix avec les apparences irritantes d'une fausse candeur. La menace sur l'Europe occidentale, sur l'Afrique du nord, sur l'Asie du sud est évidente et immédiate, cependant qu'on espère de la bonne volonté des hommes quelque honnête compromis, quelque détente.

Beaucoup de choses obscures deviendraient claires si l'on se souvenait que certains pays sont mieux placés que d'autres sur l'écorce de notre planète ; et que l'âge où nous sommes entrés est celui des servitudes internationales.

On ne peut plus faire une propriété privée d'un nœud de routes, d'un carrefour, d'un canal ouvert pour la navigation de toutes les marines, dans toutes les mers.

En attendant une fraternité humaine assez chimérique, il faut résoudre les problèmes en cours, apaiser les passions, empêcher le pire.

Mais la session des Nations-Unies à Paris ressemble beaucoup plus à une machine de guerre qu'à un moyen de paix. Avec les délégations en mouvement, ce sont des colères qui voyagent.

Nous ne nous émouvons pas outre-mesure de ce que la session de l'ONU au Palais de Chaillot nous fera entendre de cris et de clameurs ; ni de l'hypocrisie des discours, ni du ton forcé des harangues. On aura beau dire et beau faire, la vérité restera ce qu'elle est : le monde progresse dans son unité dans la douleur ; et l'unité du monde suppose quelque fondement commun de nos raisons de vivre.

A la tribune de l'ONU, les épithètes et les arguments vont se presser. Des orateurs atteindront le pathétique ; d'autres approcheront du ridicule. Le plus divertissant, le plus mélancolique, sera la confusion des langues. On s'y croira au théâtre, avec tout ce que la noble tragédie dissimule dans les coulisses et dans les cœurs de laideurs et de misères.

Les grandes passions sont muettes, comme les grandes douleurs. Le départ pour l'ONU n'est pas un départ pour Cythère ; et c'est surtout de la rhétorique qui se prépare.